



Histoire sociale

1892-1895 : GRÈVES À PANTIN - AUBERVILLIERS

Le phosphore blanc empoisonne le personnel de la Compagnie des Allumettes *

Les années 1850 lancent l'industrie des allumettes. Succès financier qui devient monopole d'État en 1872, tandis qu'aux usines de Pantin et Aubervilliers, le phosphore blanc tue et mutilé. Jusqu'en 1898 le gouvernement exploite le poison avant que le mouvement syndical et le progrès scientifique n'arrêtent le massacre.

En 1833, la maison Meckel, de Paris, vend des morceaux de bois recouverts d'une pâte chimique inflammable sur frottoir. L'allumette devient « allemande » quand des industriels germaniques remplacent le sulfure d'antimoine par du phosphore blanc. L'allumette s'enflamme alors aussitôt sur n'importe quelle surface. Incendies et explosions en série dans les usines prouvent l'efficacité du produit. En France, depuis 1810, « les établissements dangereux, insalubres et incommodes » doivent être éloignés des centres villes. La fabrique d'allumettes Lancastets et Rimailho quitte Paris pour Pantin en 1858.

Toujours aux Quatre-Chemins, mais à Aubervilliers, au lieu-dit la Motte, une nouvelle usine est autorisée pour cinq ans le 12 septembre 1867. « Les usines ex-Rimailho de Pantin et ex-Delabarre d'Aubervilliers, livrées à la Compagnie à la fin du mois de juillet 1874, sont réunies en un seul établissement, auquel est adjoind un troisième local, une propriété d'environ 5 000 m² à Pantin située aux Quatre-Chemins entre la route de Flandre et la rue Sainte-Marguerite. (...) La Compagnie y installe ateliers, magasins et écuries et fait de cette adresse le siège central des trois établissements, qui, ensemble, deviennent les plus importants du pays : en 1878, sur environ 27 milliards d'allumettes fabriquées par la Compagnie, plus de 7 milliards sortent de ces deux usines ; en 1887, sur un total de 30 milliards, 13 milliards sont fabriquées par le groupe Pantin-Aubervilliers ».

La nécrose mutilante.

Les salariés sont mal payés dans des ateliers crasseux et font face à un danger mortel : le phosphore blanc. L'ingestion directe de quelques grammes provoque un décès immédiat.

Entre 1890 et 1895, la Manufacture de Pantin - Aubervilliers compte une cinquantaine de nécrosés. La maladie est mortelle à plus de 25 %. Le phosphorisme amène aussi l'anémie, la bronchite, le mal de ventre, la dyspepsie, la migraine ou les névralgies. La Compagnie et l'État nient

l'origine professionnelle et l'opinion publique ne s'émeut pas.

De 1875 à 1889, l'affermage du monopole à la Compagnie des Allumettes est un échec. Les actionnaires ne touchent rien avant 1885 et les allumettes s'enflamment mal, sauf dans les ateliers. Actionnaires et ministère veulent ignorer que le sesquisulfure de phosphore (P₄S₃), fabriqué à Lyon depuis 1855, pourrait remplacer parfaitement le blanc. Il est inoffensif pour la santé, comme le phosphore rouge utilisé avec un grattoir. Cependant, le public boude les allumettes de sûreté, les « suédoises », dont boîtes et frottoirs prennent l'humidité. Fin 1889, le gouvernement vire la Compagnie des Allumettes et passe en régie directe pour ne pas perdre complètement les 30 millions de francs payés aux expropriés de 1874.

Il garde dix usines sur six, dont Pantin - Aubervilliers, avec un état des lieux avant reprise. « D'une façon générale, l'entretien des immeubles laisse beaucoup à désirer. Les sols sont en mauvais état, il en est de même des toitures, enduits, peintures, boiseries ; les cheminées sont presque toutes à remplacer, tous les bâtiments sont sales et ont besoin d'être badigeonnés [...] Les machines motrices, les transmissions, l'outillage n'ont pas été entretenus ».

Les revendications du premier Congrès

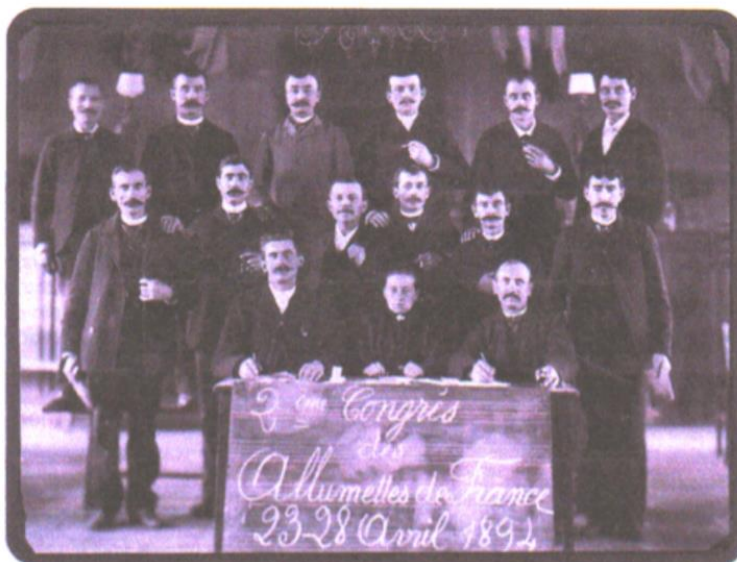
« À partir de 1892, Pantin-Aubervilliers fut l'épicentre d'un mouvement social d'envergure nationale. S'inspirant des syndicats créés au cours des années 1880 par leurs camarades des manufactures des tabacs, (...) le personnel des manufactures d'allumettes s'organisa en chambres syndicales dès la reprise du monopole par l'État, à commencer par Marseille au mois de mars 1890. Les allumettiers de Pantin-Aubervilliers, dont le total avoisinait 200 hommes et 400 femmes, se syndiquèrent à la fédération en décembre 1892, ce syndicat comptant d'emblée 498 adhérents. La cotisation, pour les hommes, était de 50 centimes par mois ; pour les femmes, de 25 centimes ».

Le premier Congrès National des Ouvriers et Ouvrières des Manufactures d'Allumettes, aidé par le syndicat des Tabacs, se tient à la Bourse du Travail de Paris du 26 au 28 décembre 1892. Il fonde la Fédération. Six ouvriers de Pantin-Aubervilliers sont élus au Comité central. Première revendication, les salaires, suivis par la demande d'une journée de 10 heures, l'amélioration des matières premières et des machines.

« Sont réclamés des réfectoires salubres et la création ou l'agrandissement de vestiaires assez vastes pour que les ouvriers puissent éviter de mélanger leurs effets de travail, qui devront être fournis par l'administration, et leurs effets

personnels. Les ouvrières demandent également une salle de bain avec un bain mensuel obligatoire et le nettoyage quotidien des laboratoires ».

La santé se résume au phosphore blanc, la nécrose étant vue comme la seule maladie professionnelle. Le Congrès demande son interdiction. « Considérant que, depuis 1874, des cas terribles de nécrose phosphorée se sont produits; (...) Considérant que si les ouvriers et les ouvrières sont atteints par ce terrible mal, la faute en incombe à l'administration toute entière, nous déclarons : À partir du 1^{er} juillet 1893, l'administration devra supprimer le phosphore blanc. Signé : Aschbacher (de Pantin) ». Les demandes de pension de retraite sont calquées sur les Tabacs, 720 francs pour les hommes par an et 540 francs pour les femmes. La direction refuse une augmentation uniforme de 15 % des salaires.



Le nouveau syndicat se lance dans l'action. Première grève générale du 19 au 29 mars. « Ils obtinrent une vague promesse de rajustement des salaires et d'indemnités de maladie pour les victimes de la nécrose. Finalement, les dirigeants syndicaux, Rondet, Derooy et Aschbacher obtiennent une entrevue avec le Directeur général des Manufactures qui leur accorde une augmentation générale de 10 à 12 %, écartant le spectre de la grève ».

Deuxième congrès du 23 au 28 avril 1894 à Pantin, dans la salle Nau et Chambard, aux Quatre-Chemins, avec toutes les manufactures, qui comptent 2 103 salarié.e.s (723 hommes et 1 380 femmes). Avec 635 ouvriers (243 hommes et 392 femmes), Pantin-Aubervilliers est la plus importante. Les salaires sont toujours au premier rang, mais la santé progresse. « À Pantin, nous avons des ateliers très malsains qui doivent disparaître, mais nous ne savons quand ; en attendant on y travaille et on s'y empoisonne », dit Jacques Aschbacher. Aubervilliers a eu 10 morts en 1893.

« La posture des allumettier.e.s commence à évoluer par rapport à la santé au travail comme concernant l'hygiène des ateliers. Certains éléments du phosphorisme sont de plus identifiés à défaut d'être nommés comme tels. (...) Une grève éclate à la manufacture de Pantin-Aubervilliers le 18 mai 1894. Elle est causée par le refus des allumettier.e.s de se soumettre à la visite dentaire obligatoire du fait de la brutalité d'un des dentistes chargés du service dentaire. Selon les ouvrier.e.s, ce dernier « ne voyait dans la bouche des ouvriers et ouvrières qu'un moyen d'exercer ses talents de chirurgien, sans nécessité ».

Les deux grèves de 1895 font basculer l'opinion, avec une presse qui relate le bras de fer entre Fédération et gouvernement. Le 13 mars, Pantin-Aubervilliers lance une grève générale sur trois points : meilleure qualité des bois d'allumettes ; augmentation des salaires ; suppression du phosphore blanc. Le lendemain, entrevue avec Alexandre Ribot, ministre des Finances et président du Conseil, républicain de droite et avocat. Il promet une commission d'étude sur les salaires. Le travail reprend. La commission se réunit cinq fois entre le 15 et le 20 mars. Rien n'en sort. La grève repart le 28 mars et s'étend aux autres usines.

Entre 1895 et 1898, un festival d'inventeurs proposent leurs allumettes, que le gouvernement commande parfois par millions, expérimentées puis rejetées au gré des critiques sur les frottoirs ou les sels de plomb. La solution vient de l'intérieur. « Deux ingénieurs de la Compagnie, Henri Sévène et Émile-David Cahen, mettent au point, en 1898, l'allumette idéale : une nouvelle pâte au sesquisulfure de phosphore permet de fabriquer sans danger des allumettes qui s'enflamment sur n'importe quelle surface. Poursuivant leur but d'assainissement du travail, les deux ingénieurs conçoivent une machine effectuant en vase clos les opérations de fabrication et d'emboitage des allumettes supprimant les risques d'intoxication ».

La phase d'adaptation des manufactures est assez courte, le phosphore blanc est rapidement banni. Au 4^{ème} Congrès de la Fédération, à Angers du 24 au 30 juillet 1899, l'hygiène et la sécurité sont débattues, mais on ne parle plus de nécroses.

En 1906, les allumettiers de Pantin-Aubervilliers seront présents au congrès de la CGT à Amiens et se rallieront à la motion de Victor Griffuelhes, laquelle préconise la grève générale comme moyen de faire triompher la révolution et « l'expropriation capitaliste ».

* Extraits de l'article de Gilbert Dubant dans « Mémoires Vives » N°63 de février-Mars-Avril 2023

PHOSPHORE BLANC , POISON ET GREVES OUVRIERES

Pour compléter cette lecture, vous pouvez consulter les travaux de Judith Rainhorn, notamment *Blanc de plomb...* [RAINHORN (Judith), *Blanc de plomb. Histoire d'un poison légal*, paris, Presses de Sciences Po, 2019].